

Françoise Van Roey-Roux, *La Littérature intime du Québec*, Les Éditions du Boréal Express, Montréal, 1983, 256 p.

Gabrielle Frémont

Volume 17, numéro 2, automne 1984

La question autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500658ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500658ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Frémont, G. (1984). Compte rendu de [Françoise Van Roey-Roux, *La Littérature intime du Québec*, Les Éditions du Boréal Express, Montréal, 1983, 256 p.] *Études littéraires*, 17(2), 420–422. <https://doi.org/10.7202/500658ar>

d'auto-observation et d'auto-analyse généralement associé à la littérature. Le genre autobiographique, comme on le connaît, serait donc appelé à disparaître avec la transformation des moyens de communication.

L'auteur démontre en quelques pages comment le cinéma renverse chacun des paramètres du projet autobiographique: sa « valeur de vérité », sa « valeur d'acte » et sa « valeur d'identité ».

En conséquence, le moi autobiographique se met à ressembler moins à un être autonome et plus à une « position » abstraite qui apparaît lorsqu'un certain nombre de conventions clé convergent, et disparaît lorsque les conventions dont elle dépend sont abandonnées (p. 465).

E. Bruss pose ensuite les questions de la narration et de la focalisation au cinéma. L'identité entre l'observateur et l'observé ne paraissant pas possible, ses exemples se classent en deux catégories opposées selon que l'accent est mis sur la personne filmée ou sur celle qui filme. L'œuvre de Fellini, quant à elle, pourrait être vue « comme anthologie de toutes les stratégies différentes qui s'offrent à toute tentative autobiographique » (476). Enfin, l'auteur remonte à la naissance du cinéma pour mieux comprendre cette incompatibilité avec l'autobiographie.

Yvan LÉVESQUE



Françoise VAN ROEY-ROUX, **La Littérature intime du Québec**, Les Éditions du Boréal Express, Montréal, 1983. 256 p.

On s'est tant intéressé, ces dernières années, au roman québécois qu'on en est presque venu à perdre de vue d'autres formes d'expression littéraire non moins importantes, telles que l'essai, et en particulier l'essai autobiographique, sous ses différents aspects: journal intime, mémoires, correspondance personnelle, etc. Ce n'est pas le moindre mérite de Françoise Van Roey-Roux que d'avoir comblé cette lacune avec *La Littérature intime du Québec*, publié dernièrement au Boréal Express, seul ouvrage à notre connaissance, avec celui d'Yvan Lamonde cité plus haut, qui fait une recension complète des écrits autobiographiques québécois, de 1760 à nos jours.

Il était temps qu'on se penche enfin sur nos écrits intimes, domaine encore étrangement inexploré par la critique littéraire, alors que les lecteurs, eux, depuis longtemps, avaient manifesté leur intérêt à son égard et en faisaient leurs beaux dimanches. C'est en effet un secret de polichinelle que rien ne se vend mieux dans nos librairies que les autobiographies et écrits personnels de toutes sortes et que, serait-ce curiosité, goût du scandale ou de l'authenticité (ce qui est déjà plus noble!), les mémoires du moins connus des joueurs de hockey sont sûrement plus lus que le dernier roman d'un prix littéraire...

« La littérature intime a quelque chose d'irrésistible », nous dit elle-même Françoise Roux au début de son livre. Et ce n'est pas sans une grande connaissance de son sujet — de la théorie tout aussi bien que des

textes cités — que l'auteure aborde son propos. Dès les premières pages d'ailleurs, elle nous décrit clairement sa façon de procéder : son corpus se limitera aux textes déjà publiés et exclura par le fait même les manuscrits d'archives, ou autres, trop difficiles à repérer. Exclusion aussi du roman autobiographique où la fiction risque à tout moment de noyer la vérité (à supposer qu'il y en ait une...).

Madame Roux nous fait aussi savoir dans son Introduction qu'elle procèdera par genres : le *journal intime*, les *mémoires*, l'*autobiographie*, les *souvenirs*, la *correspondance*, feront tour à tour l'objet de chapitres. Les distinctions qu'elle fait entre toutes ces catégories sont parfois fort subtiles, entre autres au sujet des *mémoires* et *souvenirs* : les uns seraient chronologiques et marqueraient une continuité tant dans le temps du récit que dans l'espace scriptural ; les autres, au contraire, seraient plus épars, sans ordre et sans souci de complétude. On peut se demander si tout cela n'est pas un peu artificiel à la longue et si la différenciation *souvenirs-mémoires* est utile ici puisque, à bien y penser, les *mémoires* ne sont en fin de compte que tissu de *souvenirs*, et les *souvenirs* eux-mêmes, fragments de *mémoires*.

D'autre part, les thèmes seront toujours privilégiés aux dépens des niveaux d'écriture, plus ou moins laissés dans l'ombre. Ainsi, la guerre, la prison, la politique, la religion, la vie publique, les professions, mis en relief dans de nombreux écrits personnels, auront dans l'étude de Françoise Roux une place de choix. Il semble d'ailleurs, jusqu'à ces dernières années du moins, que les diaristes et les mémorialistes québécois aient manifesté en tout ce qui regarde la vie privée — amours, drames familiaux, etc. — une extrême pudeur et une réserve exemplaire. La discrétion est de mise sur tous les sujets trop intimes. Bref, on parle à la fois beaucoup de soi et peu. On parle en surface, on tait l'essentiel.

Et avouons-le, il en va un peu de même dans le livre de Madame Roux et le lecteur, ou la lectrice, reste plus d'une fois sur son appétit. Car, même si la nomenclature des œuvres autobiographiques est impressionnante et recouvre sûrement la presque totalité de la production littéraire à ce sujet, il y manque, me semble-t-il, une analyse textuelle s'attachant moins à l'anecdote et au contenu restreint, et plus à la *littérarité* du texte. Ainsi, nulle part, il n'y aura de distinction entre les textes dits littéraires et les autres. Comment ne pas éprouver une certaine gêne en retrouvant côte à côte, par exemple, écrivains chevronnés et apprentis en écriture — pour ne pas dire dans certains cas *écrivailleurs* ? Le *Journal dénoué* de Fernand Ouellette côtoie le *Je vis mon alcoolisme* de Ginette Ravel, les noms des Claude Gauvreau, Jean-E. Racine, Jean Ethier-Blais, Paul Toupin et autres se retrouvent, sans autre raison que le thème abordé, aux côtés des Zéphirin Verreau, Thérèse Moineau et compagnie. À force de mettre tout le monde dans le même sac, on arrive parfois à des résultats décevants, l'auteure s'attachant trop exclusivement à ce qui est dit et occultant de façon presque systématique la manière de le dire.

Ces quelques restrictions ne peuvent cependant nous faire oublier les qualités certaines du texte — clarté, intelligence et simplicité — ainsi que son côté innovateur. De plus, Françoise Roux écrit bien et semble avoir

l'art de nous intéresser à ce qu'elle dit. Bref, on apprend beaucoup en lisant *La Littérature intime au Québec* et on découvre une production étonnante de plusieurs centaines d'écrits intimes, sorte de kaléidoscope de notre milieu québécois. À lire pour tous les fervents du Québec, ou des histoires de vie tout simplement.

Gabrielle FRÉMONT



Notes

¹ « Le pacte autobiographique », *Poétique*, 14, 1973. Repris dans le volume du même titre, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Poétique », 1975, pp. 13-46. En plus des références, l'article est suivi d'une liste des congrès et des colloques tenus en France depuis 1979 et reliés aux questions de l'autobiographie; sont aussi signalées des publications américaines importantes sur le sujet.

² Éd. du Seuil, p. 28.